

# Le retour des géants

---

Nous sommes sur les épaules d'enfants et de femmes géants, des Nephilim qui se sont révoltés contre l'ordre établi, cachés pendant des millénaires sous l'Etna, responsables d'innombrables catastrophes naturelles dues à leur immense outrecuidance, et revenus aujourd'hui à la lumière du jour pour nous indiquer la voie du Ragnarök.

Ceux qui créèrent les îles et les montagnes, qui édifièrent d'immenses constructions et qui défièrent ouvertement l'autorité de Dieu, sont désormais parmi nous.

STEFANIA BISON

Des CENDRES du PASSÉ les RESSOURCES du FUTUR

Akira Zakamoto. Le pôle industriel de Porto Marghera. Le décor choisi par le peintre turinois pour les toiles réalisées pour cette exposition est emblématique. Un choix qui n'a rien de fortuit — chargé de significations profondes — et qui laisse bien peu de place aux doutes d'interprétation. La naissance et le développement de Porto Marghera remontent à 1917, quand l'entrepreneur vénitien Volpi obtint du ministère des travaux publics la gestion financière du projet de réalisation du port industriel. En cinquante ans la zone industrielle triple, et d'une production liée aux chantiers navals elle devient le centre moteur du secteur pétrochimique. Le boom économique accroît la production, et avec elle se multiplient les problèmes de pollution atmosphérique et des eaux lagunaires, ainsi que les conséquences graves et documentées sur la santé des travailleurs. Théâtre de grandes fusions d'entreprises, de batailles et de contestations syndicales, Marghera, avec la crise du secteur pétrochimique, recommence à se replier sur elle-même. Progressivement les usines sont abandonnées, dans l'attente d'un projet de requalification et de dépollution de la zone. Et c'est précisément à ce moment que, sous des ciels plombés saturés de pollution et derrière de menaçantes colonnes de fumée, arrivent à grands pas les enfants de Zakamoto. Oublions les amours blonds de l'iconographie du passé, car ceux d'Akira ne sont pas des enfants quelconques. Ce sont des géants, et pas seulement par la taille, qui de leur regard tantôt sévère tantôt menaçant détruisent cheminées et squelettes d'usines. Et, nous regardant droit dans les yeux, ils nous accusent. Difficile de se détourner pour éviter leurs yeux, car devant eux nous sommes tous responsables du saccage environnemental et social qu'au cours d'un siècle nous avons réussi à créer. Les modalités iconographiques choisies par l'artiste pour aborder le thème du travail sont aussi intéressantes qu'inédites. Dans ces pages picturales le travail n'est évoqué que par les édifices qui l'ont abrité au cours d'un siècle, de même que la présence des ouvriers est sous-entendue mais jamais explicitée. Dans ce contexte aussi Zakamoto se confirme comme un peintre réaliste qui pourtant, volontairement, ne respecte pas les canons de ce genre de peinture. Akira ne hurle pas ouvertement sa dénonciation de la société contemporaine, il la

sublime et, en la sublimant, la condamne indirectement. Ce sont des œuvres d'un impact visuel fort et immédiat, où les tons sombres et rugueux jouent un heureux contrepoint chromatique avec les rouges des maillots des enfants, qui rappellent significativement les tôles des usines. En observant ces toiles nous nous apercevons que tout est exactement à sa place, qu'il n'y a rien de trop ni qui trouble la vue, aucun descriptivisme superflu destiné seulement à faire de l'œil à l'observateur et à remplir l'espace. Comme toujours l'artiste sait doser savamment les absences et les présences, en les chargeant de sens. Mais essayons maintenant de changer de point de vue et regardons ces compositions picturales sous un autre angle. Nous nous apercevons qu'en réalité rien n'est entièrement conclu et qu'il existe une lueur d'espoir : les ciels lourds et cendreaux laissent place à des lambeaux d'azur qui ouvrent la vue sur un avenir qui peut et doit être différent. Si Zakamoto n'avait pas voulu s'accorder, et nous accorder, une possibilité de rachat, il aurait laissé parler seuls les profils des bâtiments industriels. Mais ici les vrais protagonistes sont les enfants qui, par principe, sont la promesse et l'espoir de l'avenir. Ce sont eux qui, détruisant sans pitié le passé, nous offrent la possibilité de bâtir les fondations d'un demain différent et meilleur. Porto Marghera n'est donc rien d'autre que l'emblème d'un siècle qui a radicalement changé l'économie et la société, en piétinant souvent les droits de l'homme et les individualités. L'enfant qui nous regarde avec un sourire narquois dans l'œuvre *La fin du travail* est en réalité le point de départ à partir duquel recommencer. Car toute fin présuppose toujours un nouveau commencement.

STEFANIA BISON

#### SUR LES ÉPAULES DES GÉANTS

Le monde vu par Akira Zakamoto. Chez les seuls artistes, on le sait, la vie adulte est la continuation naturelle de l'enfance ; c'est pourquoi l'on dit que les artistes sont de grands enfants. Alberto Savinio

De ma première rencontre avec Akira Zakamoto, je me souviens sans aucun doute de ma tentative mal dissimulée d'apercevoir sur son visage quelque réminiscence de physionomie orientale : rien à faire, Akira n'est pas japonais, et son arbre généalogique ne compte pas d'ancêtres venus de la terre du Soleil levant. Puis, en lisant sa biographie, qui le raconte enlevé par les extraterrestres, je me suis demandé avec une certaine curiosité quel genre de peinture il pouvait bien faire. Il m'arrive souvent, après avoir rencontré un artiste, d'essayer de deviner son type de peinture. Des enfants, beaucoup, saisis dans leurs expressions les plus naturelles, mais aussi et surtout dans les plus incroyables. Non, je ne me serais pas attendue à ce qu'Akira peigne, non seulement, mais principalement, des enfants. L'enfance vit en nous et à côté de nous, bien qu'elle soit la seule dimension dont nous soyons tous, irrémédiablement, exclus. C'est un univers multiforme, fascinant, mais en même temps inconnu et mystérieux. Depuis des siècles elle sollicite l'attention et la créativité des

philosophes, des poètes, des écrivains et des artistes ; c'est un voyage à rebours auquel peu ont su résister, et que chacun de nous, sous des formes différentes, a tenté au moins une fois d'entreprendre. Peut-être parce qu'elle représente, en même temps, notre passé et un de nos futurs possibles. Fascinante, sans aucun doute. Inquiétante, sans aucun doute. La réalité est que l'enfance regardée de loin se teinte toujours d'une intense mélancolie, parce qu'elle est le monde perdu, et qu'elle représente surtout une manière de sentir, de voir, de toucher, unique et irremplaçable, dont l'âge adulte a perdu la connaissance directe. Aux enfants nous envions l'étonnement avec lequel ils regardent les choses, avec lequel ils cherchent à sonder le mystère de la vie. Naïfs ? Non, bien au contraire. Et les toiles de Zakamoto nous le démontrent. Oublions les têtes blondes et les formes délicieuses des amours. Les enfants d'Akira sont de véritables géants — et pas seulement par la taille — dépositaires et porteurs d'une sagesse ancienne et en même temps encore en devenir. Voilà donc que nous, les adultes, sommes les nains sur les épaules de ces enfants-géants, et, juchés sur eux, nous avons la possibilité de regarder au-delà. Au-delà du visible, au-delà du tangible. Au-delà de tout ce qui nous lie, et nous oblige, au présent. Ne nous laissons cependant pas tromper par les toiles de Zakamoto. Car, malgré leur essentialité constructive, elles portent des messages qui ne se décodent ni immédiatement ni facilement. Et par essentialité j'entends l'équilibre net et linéaire qui domine chacune de ses pages picturales. En observant une de ses œuvres, nous ne tardons pas à nous apercevoir que tout est exactement à sa place, qu'il n'y a rien de trop ni qui trouble la vue, qu'il n'existe pas de descriptivismes inutiles et superflus destinés seulement à remplir l'espace. Absences et présences sont dosées savamment par la main d'un artiste à qui, à mon avis, il n'importe pas de plaire à tout prix. Akira a assimilé l'histoire de l'art du XXe siècle et semble en même temps en avoir fait table rase. Ses œuvres n'ont pas de passé — et il est donc inutile d'y chercher citations et liens — mais elles ont un présent qui vit et crie impérieusement dans chaque détail. Considérons donc Zakamoto comme un peintre réaliste de notre temps, qui ne hurle pas sa dénonciation de la société contemporaine mais la sublime et, en la sublimant, la condamne indirectement. Il subvertit le monde que nous connaissons, en changeant les rapports de force entre les choses : il nous prend par la main dans un monde lilliputien où les maisons deviennent soudain petites et les enfants des géants qui, non par hasard, nous tournent presque toujours le dos. Il nous emmène sur une plage où un groupe de femmes mûres est dominé par la figure géante d'une fillette vêtue du drapeau chinois, qui émerge de la mer et court vite vers le rivage : voilà la sublimation de la réalité, qui prend pourtant les contours d'un avertissement sur ce que l'avenir pourra nous réserver. Mais le sien est aussi le monde où Agnese se perd magiquement parmi les nuages, où Matteo — petit garçon et héros à la fois — est un Superman qui se repose des fatigues de nous porter sur ses épaules. Le sien est le monde que nous pouvons voir à travers le regard de l'enfant qui, plein d'espoir et son sachet de goûter à la main, commence son premier jour dans l'avenir. Et c'est un monde qui, malgré tout, nous remplit d'espoir et qui nous plaît.

Luca Motosese

motosese.com — Texte original en italien